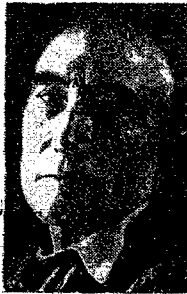


Au Lycée Français, devant *Journal d'Égypte*
une salle archi-comble 13 Mars 46

André Gide a évoqué ses souvenirs littéraires

Présenté
par M. Jouguet,
l'éminent écrivain
a fait faire à son
auditoire
une extraordinaire
promenade
au royaume des lettres



ANDRÉ GIDE

Le plaisir de voir et de connaître de plus près celui dont les livres et la pensée font, ou ont fait partie de notre pensée, s'avèrent attirés hier soir dans la salle du Lycée Français — trop petite hélas — le public des grands jours. Tout ce qui, dans le monde entier, pense français, a subi à un stade quelconque de son évolution, l'influence de Gide. Ceci lui assure dans chaque esprit une escale constante et dans chaque cœur une place fidèle. Ceci pour expliquer que la foule qui, bien avant l'heure, envahit la salle, n'était pas venue simplement voir « le grand homme », mais vibrer à nouveau, mais sentir directement, la force du lien indissolublement nous entre lui et nous.

Présenté avec une chaleur que l'on sentait profondément sincère par M. F. Jouguet, Gide ne nous fit pas une conférence. Il ouvrit pour nous un coin du cofret à trésors, y fouilla, y pécha, ici une pièce d'or, là une verroterie bizarre et colorée, les fit miroiter un instant à nos yeux et les fit disparaître avec l'habileté d'un prestidigitateur. Mais combien fascinantes sont ces facettes brillantes de la vie littéraire française, dites avec tant d'aisance, d'humour, d'abandon, de confiance ! Souvenirs littéraires, oui, puisqu'il y était question de littérateurs et des plus grands. Mais souvenirs humains, surtout, rendus plus humains, plus accessibles par le ton même employé par Gide. Si l'on avait besoin de parallèles, on citerait les charnants « Tableaux d'une Exposition » de Moussorgsky. Promenade de lente, fantasque, pleine de charme et de confiance, puis arrêt devant un tableau : Mallarmé. Mallarmé, le poète pur, « maître du charme incantatoire des mots », Mallarmé dont la pureté exigeait de ses disciples une pureté égale qui se manifesta par leur attitude dans l'affaire Dreyfus. La promenade reprend, silencieuse, souriante. Autre tableau : Hérédia. Hérédia, qui mérite mieux, dit Gide, que le dédain dans lequel le tiennent nos contemporains, parce qu'il avait le souci de la perfection. Promenade. Tableau : le Mercure de France. Rachilde, Rémy de Gourmont et puis, à l'autre bout, le naturalisme, sombre, pessimiste, entêté dans son désespoir. Ceci devait fatalement mener la promenade à la forme actuelle du désespoir : l'existentialisme. Sartre, Camus, pour lesquels Gide éprouve, dit-il, beaucoup d'affection, mais chez lesquels il semble regretter « qu'ils se fassent un but de ce qui semble être un point de départ ». Mais, avant cela, la promenade parmi les tableaux chargés de souvenirs, nous avait emmené à la suite de Gide, devant Jarry, le tragique et grotesque Jarry du « Père Ubu », devant Barbey d'Aurevilly, pour qui « paraître » fut plus « qu'être », devant Péguy, devant Barrès, devant tous ces noms qui, pour nous, étaient des symboles sur des couvertures de livres, mais qui, grâce à quelques mots de Gide, d'un éclair humain de compréhension et d'amitié, sont maintenant des

êtres. Et le plus humain de tous fut Roger Martin du Gard avec lequel Gide reprit devant nous une discussion sans doute souvent menée et encore inachevée : celle de la rupture du flot des idées entre deux générations. Martin du Gard semble penser que certaines vérités n'ont plus cours et que ceux qui passeront leur vie à les défendre se trouvent maintenant dépassés et seuls. Gide, lui, croit et soutient qu'une idée valable l'est pour toujours et qu'il est des Vérités qui continuent d'exister, qu'il faut défendre et préserver. Et, comme une promenade n'a pas de fin, André Gide, en nous quittant, nous remit cette pensée à poursuivre, nous livra cette discussion à prolonger avec nous mêmes, comme un guide qui nous aurait mené jusqu'au portail fermé, nous indiquant du geste, en souriant, la route à suivre. — E.F.

Egypte
La Conférence 10
au Caire
13 mars 46